



Fulvio Cinquini, l'Homme qui photographie les chevaux...

Morceaux de vie

"...Je chevauchais en compagnie de quelques vaqueros dans le maquis serré du chaco salteno du nord de l'Argentine, aux confins de la Bolivie, où « si tu meurs, pas même les vautours ne te trouveront ». Dans une clairière, nous fûmes surpris par une étendue blanche et vibrante. Quand les sabots de nos chevaux s'approchèrent, le manteau blanc, formé d'une myriade de papillons, prit son envol pour ondoyer et revenir se poser derrière les cavaliers, comme il arrive parfois au théâtre quand on veut imiter les vagues de la mer. Ce ne furent pas les papillons qui me foudroyèrent mais les chevaux du chaco qui me permettaient de vivre ces aventures. Des chevaux petits, pelés et maigres, qui buvaient, comme nous du reste, l'eau de pluie « fossile », tombée du ciel dieu sait quand, recouverte d'une couche d'algues verdâtres, en remuant le museau avec résignation. Pour manger, ils se levaient sur leurs postérieurs comme les generuks (antilope girafe) d'Afrique orientale et, allongeant le cou, ils allaient à la cueillette de certains feuillages d'un vert incongru et provocant. C'étaient des chevaux ailés, des pégases rustiques, à cause des grandes ailes de cuir que les hommes appliquaient à la selle pour se protéger des méchantes épines omniprésentes quand ils « chassaient » le bétail dans le maquis. Me foudroyèrent aussi, les hommes qui montaient ces chevaux ailés et semblaient sortis d'un récit à la Garcia Marquez, plus imaginatif et délirant encore, des cavaliers qu'un destin, tout sauf généreux, avait fait naître sur cette terre de tourments et de serpents venimeux. J'avais déjà connu d'autres chevaux extraordinaires dans les marécages des Corrientes et Misiones et dans les steppes arides de Patagonie, sur les terrains de polo argentins. Des chevaux inimaginables en Europe, du moins en ce siècle, de chevaux sensibles au moindre changement de posture du cavalier, presque à anticiper ses ordres ; des chevaux généreux, courageux, rustiques à l'extrême et résistants à la fatigue. Sans parler des « gauchos » extraordinaires, authentiques péons à cheval aux costumes, sellerie et technique de travail différents selon la région d'Argentine. Il fallait que quelqu'un racontât ces chevaux et ces hommes avant qu'il ne fut trop tard. C'est ainsi que j'ai décidé, il y a vingt-cinq ans, de devenir ethnohippologue. Soyons clair, le titre, je me le suis inventé moi-même, il n'existe dans aucun vocabulaire, mais il sonne bien et impressionne l'interlocuteur qui n'ose demander de quoi il s'agit. En réalité, il traduit exactement ce que je fais. Je parcours le monde pour étudier, à travers le cheval, les sociétés humaines qui ont fait du cheval leur « totem social ». Parler de « peuples cavaliers » serait inexact, il serait sans doute plus correct de parler d'« hommes de chevaux » ou de « peuples de chevaux ». S'il est vrai que la plupart de ces sociétés ou groupes humains montent à cheval encore aujourd'hui pour voyager, travailler ou pour pratiquer des sports traditionnels, d'autres, non seulement ne montent pas à

cheval, n'ont jamais monté (comme les charretiers par exemple ou les maquignons dans les foires de bestiaux) ; certaines sociétés se servent du cheval, très rare du reste voire carrément absent dans leur société, seulement à l'occasion de fêtes traditionnelles ; d'autres encore pratiquent ce qu'on appelle l'« élevage de prestige » et, en vérité, n'utilisent plus leurs chevaux. Et pourtant tous ces peuples ont une culture très riche et des traditions complexes et fascinantes.

Parler de chevaux veut dire parler de : géographie, folklore, magie, histoire de l'art, botanique, ethnomédecine vétérinaire, architecture, histoire, artisanat, zootechnique, génétique et beaucoup d'autres choses encore..."

Fulvio Cinquini, ethnohippologue

Fulvio Cinquini, auteur du [livre Centaures](#) , est présent sur le stand du [Salon du Cheval](#) les samedi 3 et dimanche 4 décembre à 11h et à 17h.